

Le plusse un

Jean-Claude Germain

Number 75, Winter 1998

Contes urbains 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13748ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Germain, J.-C. (1998). Le plusse un. *Moebius*, (75), 15–20.

JEAN-CLAUDE GERMAIN

Le plusse un

Bonsoir! Merci d'être tous là et d'avoir réservé votre place dans notre nef des fous. Puisse-t-elle vous amener ailleurs sans heurt et vous ramener tous à l'heure!

Je suis un acteur, autrement dit un comédien, et pour être plus précis, je suis présentement un comédien qui joue un acteur devant public. Pour un comédien, c'est sans doute ce qu'il y a de plus difficile à interpréter. La minute de vérité! Ni comédien ni personnage. Acteur! Ce bref éclair de nudité entre le désir et le plaisir partagé. D'hésitation, entre le mensonge et l'illusion. D'arrêt, entre la fuite et l'évasion. On se sent puissant et démuni comme l'indécis dans un référendum permanent sur la souveraineté. On penche d'un côté, la salle est à moitié pleine. On penche de l'autre, elle est à moitié vide. Pour l'un comme pour l'autre, on est le plusse un. Tous pour un et le plusse un pour tous! On joue la majorité simple.

C'est exaltant d'être celui qui, d'un sacre ou d'un blasphème, peut faire tomber le canot volant de la chasse-galerie. Tout le monde rêve d'être le plusse un qui fait pencher la balance. C'est atavique! Il n'y a pas d'autres motivations pour aller voter, faire l'amour ou monter sur une scène. Être ou ne pas être le plusse un?

Tu dodines d'un côté, la salle est à moitié vide. Tu dodines de l'autre, elle est à moitié pleine... d'un nez. C'est la tumescence qui fait la différence et peu important la pièce ou le personnage, le nez de Cyrano est toujours celui qui change la face du public. Tous pour l'en trop d'un nez et le nez en trop de Cyrano pour tous! Ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul!

Y a-tu jamais eu quèqu'un sur terre qui a déjà voulu être moins que c'qu'y était sans y être forcé? De nos jours, l'interrogation capitale d'Hamlet relève du bien-être

social. Vivre ou sous-vivre? C'est le genre de remise en question fondamentale qui saisit un comédien avant de passer une audition en vue d'un commercial. La minute de réalité! Ce bref instant de lucidité entre l'angoisse et la panique. D'hésitation, entre le suicide et la mort subite. D'arrêt, entre l'humilité et l'humiliation.

Trois ans d'école pour jouer la scène de la tablette avec un tube de colle! Pis c'était pas une bande dessinée. Y fallait que je grimpe jusqu'en haut des étagères et, une fois rendu là, qu'on s'embrasse et qu'on arrive plus à se déembrasser. C'était le message! Avec la colle contact, c'est pour la vie. Pis pour moi aussi! J'ai pas pu embrasser une fille depuis sans qu'elle me demande si c'est pour la vie! Même quand elle l'dit pas, je l'sais qu'elle le pense. Même quand elle y pense pas, ça change rien. Y a toujours quèqu'un pour y faire penser.

C'tu vrai qu'y colle tant que ça?... Ben oui, c'tu bête! J'avais pas fait le contact mais là ça me flashe... Pis moué ça me floche!... Cou-donc, c'est vrai, c'est lui qui fait Crazy Méo dans l'annonce de Crazy Glue. Mais si tu veux mon avis personnel, je trouve que l'autre qui le fait en anglais me colle plusse. On a beau s'embrasser dans sa langue d'origine, le french kiss fait plus d'effet même en français. À force de tout traduire, on a fini par croire qu'on ne peut exister qu'à partir du moment où on est doublé.

Le ridicule ne tue pas, c'est une fontaine de Jouvence et le seul remède que la pub a trouvé pour les pellicules, la mauvaise bouche, les démangeaisons saisonnières et le pied d'athlète. Plus c'est futile, plus la formation est utile! Deux ans de taï chi pour lancer un frisbi! Un an d'escrime pour nourrir un bébé à la cuillère! Malheureusement, j'ai pas suivi de cours de droit, c'est la raison pour laquelle j'aimerais qu'on m'explique pourquoi, en vertu de quel article de la Charte des droits de la personne, c'est toujours l'enfant qui a droit à la bavette et toujours l'adulte qui doit changer de chemise à chaque prise.

En plusse que ce jour-là, j'ai appris que j'avais pas apporté la bonne peau. La mienne est trop lisse. Quand on me garroche de la compote aux pommes dans la face,

ça adhère pas! J'aurais pu suggérer la colle contact, mais les créatifs tripent sur le vécu.

Plus c'est insignifiant, plus ça leur prend des vrais sentiments, avec une boucle d'oreille, des tattoos sur les bras et une barbe de trois jours. S'essuyer le visage avec une serviette de bain, ça fait trop simple, c'est trop ça. Pour faire parler l'image, y faut plonger dans ses souvenirs et s'imaginer qu'on renifle les petites culottes de sa maîtresse d'école en sixième année. Y paraît que ça paraît. Ça se voit pas mais ça s'enregistre. Stanislavski voulait révolutionner l'interprétation des personnages, mais là où sa méthode d'introspection a vraiment réussi, c'est à faire vendre plus de savon. Ou de produits Heinz!

Quarante-sept prises! À la fin, le p'tit savait viser et compter. Pis sa mère avait compris qu'elle serait mieux d'attendre avant de le sevrer. Quand chus rentré à maison, j'ai essayé avec du ketchup, de la moutarde, du ketchup aux fruits, du Nutella, il y a seulement la compote aux pommes qui colle pas. J'aurais pu vivre jusqu'à quatre-vingt-dix ans sans en être conscient mais astheure, je le sais. Et ça me sert absolument à rien de le savoir. Curieusement, malgré tout ça, l'expérience s'est avérée positive. Quand je rencontre du monde dans la rue, y en a toujours un pour me dire: En tout cas, moi, si j'avais été vous, c't'enfant-là, je l'aurais étranglé! La plupart des gens ne vont pas jusqu'à préciser la méthode d'élimination mais y sont tous d'accord sur un point: ils l'auraient tué! D'une façon, ça donne raison aux créatifs.

Même quand ça se voit pas, ça s'enregistre!

Mais ça, on le sait jamais au moment où on le fait. Tandis qu'au théâtre, on le sait tou-suite. On n'est pas obligé de faire des sondages pour connaître la réaction des spectateurs. Tout ce dont un acteur a besoin pour jouer à plusse un, c'est un lieu et deux publics. Le fait qu'il y en ait vraiment deux n'a d'ailleurs pas réellement d'importance. Dans toutes les salles de théâtre du monde, dès que les spectateurs occupent leurs sièges, la moitié du public est persuadée que l'autre moitié est différente. Et inversement.

Vous présentez une pièce qui dénonce la bourgeoisie, par exemple, devant un public d'abonnés qui sont

tous comme cul et chemise. Même le soir d'une première où les spectateurs ont leurs noms gravés sur leurs bancs comme à l'église et au pourtour du cadre de scène comme les miraculés de Saint-Anne-de-Beaupré, vous pouvez parier votre tee-shirt de La Licorne qu'aucun d'entre eux ne se sentira visé même par un spectacle qui propose carrément d'assassiner les bourgeois.

C'est absolument vérifiable et je peux en témoigner. J'avais été invité à la première par un comédien. C'est lui qui interprétait Bolo, le créancier dans... Le nom de la pièce m'échappe. C'était un classique! De toute façon, c'est toujours un classique!

Peu importe le titre, c'était une adaptation québécoise de l'adaptation française de la version autrichienne d'une comédie élisabéthaine anglaise écrite en vers dont l'action se passait à Venise jusqu'à ce que le metteur en scène la resitue dans un bain turc, pour le plus grand bonheur de l'éclairagiste qui, comme tous les éclairagistes, aimait la fumée, et de l'administrateur qui avait réalisé de substantielles économies sur la confection des costumes au détriment d'une compréhension minimale des intentions de l'auteur. Jusque-là, tout baignait dans l'huile. Le public d'abonnés était ravi de ne rien comprendre. Payer pour s'ennuyer demeure la seule activité dont l'élite revendique l'exclusivité. C'est d'ailleurs la preuve qu'on en fait partie. Ce qui n'était pas mon cas, mais je n'avais pas payé.

Néanmoins, même dans les plus obscures des relectures, il y a toujours un moment où, par acquit de conscience, le théâtre retrouve sa raison d'être. Ce soir-là, il y en a eu un, d'autant plus explicite que la machine à fumée l'a choisi pour tomber en panne. Pour faire une longue histoire courte, à un moment donné dans le bain turc, le créancier Bolo doit baiser le cul de son banquier, Bérardo, avant de se faire enculer pour rembourser ses intérêts impayés.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, la scène n'a pas été complètement inventée par le metteur en scène. C'est une extrapolation qui est justifiée par une réplique de la pièce originale où le banquier dit à son débiteur: «Let thou kiss my purse with thy offerin' / Or

I'll split your ass with my chopine!» «Si tu me payes pas / J'te mets mon chopin au cul!» C'est une sorte d'escarpin. Mais avec le passage de l'anglais élisabéthain à l'allemand autrichien et de l'allemand au français, le banquier a perdu son soulier et c'est devenu plus directif. Tu m'embrasses les bourses ou je vais t'enculer pour me rembourser! Pour pas que le public s'imagine encore une fois que c'était une autre expression française qui porte pas à conséquence comme «Mon œil!» ou «Va te faire voir chez les Grecs!» dans la version québécoise, Bérardo passait aux actes et Bolo au batte.

Il faut dire qu'à ce moment-là du spectacle, la salle était littéralement scindée en deux. Dans un premier temps, lorsque le créancier avait offert sa femme au banquier pour payer ses dettes, il y a une moitié du public qui s'était dit que ça la concernait pas. Ensuite, quand Bérardo a refusé l'offre et jeté son dévolu sur Bolo, l'autre moitié s'est dit que ça la concernait plus.

Mais lorsque l'enculé s'est avancé à quatre pattes vers le milieu de la scène, qu'il s'est tourné lentement vers le fond et qu'il a lancé par-dessus son épaule: «C'est ça qu'on est pour les bourgeois, des trous du cul!» Là! ben là, ça concernait plus parsonne. Chacune des deux moitiés du public était convaincue que les bourgeois en prenaient pour leur rhume dans l'autre moitié. Fait que toute la salle a applaudi. J'ai crié «Bravo!» mais j'ai pas été suivi. J'en faisais trop pour être d'un bord ou de l'autre. Le lendemain, j'y étais pas. Mais on me l'a raconté. Lorsqu'un couple de vieux abonnés s'est soudainement souvenu à la vue des fesses de Bolo que c'était l'heure de ses piqûres et qu'il s'est levé pour sortir, ben ç'a été l'apothéose. Il y avait effectivement des bourgeois dans l'autre moitié du public. Toute la salle a perdu toutes ses réserves et cette fois-là, elle a crié «Bravo!» à la réplique de Bolo. Ce soir-là comme la veille, il y avait des comédiens et des personnages sur scène, mais il n'y a pas eu de plusse un. La nef des fous a tangué, elle a roulé, mais à aucun moment le canot s'est envolé. Lorsque ça se produit, le show lève et tout le monde se retrouve debout, seuls et ensemble, comme autant de pics, de caps et de promontoires qui sortent le nez de la mer étale pour donner de

la hauteur et de la profondeur à l'existence. Plusse un de tous et tous plusse un!

Un acteur vit pour ça! C'est sa raison d'être. La réalité de la minute de vérité! Je vais vous raconter une histoire qui est arrivée à mon ami Guy Sanche. Vous vous souvenez, c'est lui qui interprétait le personnage de Bobino à la télévision. C'est arrivé dans le temps des Fêtes, quelques jours avant Noël. Guy avait été invité à un grand souper au Beaver Club. Une invitation personnelle du président d'une banque. Sa secrétaire avait beaucoup insisté. Elle se rappelait de Bobino, c'était son héros quand elle était p'tite. Fait que Guy avait accepté. Pour être franc, il avait pensé aussi que ça pourrait peut-être lui décrocher un contrat. À ce moment-là, il était plutôt serré dans ses finances.

Fait que le soir du souper, il se présente au Beaver Club et une fois rendu à la porte de la grande salle, il s'approche du lutrin du maître d'hôtel. Le pingouin le regarde. «Vous avez pas apporté votre chapeau melon et votre canne?» Guy a pensé qu'il voulait plaisanter. C'était pas drôle mais il n'en a pas fait de cas. «Non! qu'il a répondu. Le chapeau et la canne appartiennent au personnage et moi je suis le comédien qui l'interprète!»

Le maître d'hôtel a fait: «Ah! Votre nom déjà?» Guy a pris une longue inspiration avant de répondre. «Guy Sanche!» Le maître d'hôtel a mis ses lunettes pour consulter la liste d'invités. Puis, il les a enlevées en soupirant. «Je suis désolé pour vous mais votre nom n'est pas sur la liste. On a bien un monsieur Bobino mais on n'a pas de monsieur Sanche. C'est malheureux mais je peux pas vous faire entrer. C'est une réception privée et vous n'êtes pas invité. C'est dommage, le président se faisait une joie de recevoir Bobino à sa table.»

Guy l'a regardé, il a ravalé le motton qu'il avait dans la gorge pis il s'est mis à pleurer. Le pingouin a esquissé un geste d'impatience. «C'est rien! a dit Guy. C'est rien!» Mais il pensait: chus rien. Ni comédien ni personnage!

(Un temps)

Ça dure pas longtemps, même pas une minute! Mais pendant quelques secondes, on a tous été, seuls et ensemble, le plusse un qui fait tomber nos différences. Vous étiez Guy et j'étais l'acteur! Merci!